

et dut se retenir en se cramponnant au cou de sa monture.

Il paraît que l'attitude du ministre en cette minute critique où il faillit tomber comme un seul ministère, fit beaucoup rire les assistants, mais celle de la néo-merveilleuse ne leur fit même pas dire : "Shocking !"

Le deuxième scandale fut provoqué par les étudiants — ô folle jeunesse — sortant du bal des Quat'z'Arts.

Des jeunes gens — que je me refuse à croire ni étudiants ni artistes, mais qui se trouvaient dans la troupe, revenant — à l'aube — du bal où ils firent ce qu'ils voulurent, puis qu'il est fermé aux profanes, traversaient les Champs-Élysées.

C'était leur droit ; mais où ils se mirent dans leur tort, c'est quand ils jugèrent à propos de saccager les arbustes et les plates-bandes, de briser les vitres à coups de pierres et de démolir un fiacre et — presque — un cocher. Cela, ce n'est pas chic !...

Cela rappelle pourtant une aventure qui date de plus de cent ans, puis qu'elle se passa en 1802. A cette époque, où le port de la moustache était une exception — même chez les militaires — quelques élèves du peintre David, qui avaient arboré la barbe, par archaïsme ossianique, entreprirent, une nuit, de brûler un arbre du bois de Boulogne. Arrêtés et conduits à la Préfecture de police, on ne les relâcha qu'après les avoir fait raser.

Depuis ce jour — et cela dura jusqu'à 1825, ou 26, personne n'osa plus sortir sans avoir fait sa barbe...

Mais revenons à notre actualité et parlons du troisième scandale de la semaine. C'est à la représentation organisée par M. Alfred de Vigny qu'éclata ce scandale. On avait eu l'étrange idée de faire jouer un vaudeville de café-concert par Mlle Polaire, qui n'offre qu'une ressemblance lointaine avec Kitty-Bell ou Eloa.

Qu'un admirateur du poète, mécontent de voir le nom de cette artiste sur l'affiche se fut abstenu d'aller l'applaudir, je l'eusse compris, mais puisqu'il savait ce qu'il allait voir, sa protestation était peut-être de mauvais goût...

Au surplus, il paraît que Mlle Polaire — toujours distinguée — y a vertement répliqué.

Pauvre Alfred de Vigny, "chaste et divin cygne" que le père Dumas s'é-

tonnait de n'avoir jamais vu à table, il méritait peut-être un autre programme...

Un autre écrivain, notre grand Balzac, va avoir son musée, comme Victor Hugo.

Ce musée sera installé rue Raynouard, une des rues les plus pittoresques de Passy, au numéro 47, que Balzac habita de 1842 à 1848. Il y a écrit ses chefs-d'œuvre, et c'est pour cela qu'on l'a choisie. Mais ce n'est pas là qu'il est mort. C'est dans l'hôtel qu'il avait fait construire, avec amour, pièce à pièce, très longuement, faute d'argent, pour y amener la femme qu'il aimait depuis dix-neuf ans, la comtesse Eveline Hanska.

Pour passer quelques heures auprès d'elle, dans le fin fond de la Pologne, il n'hésitait pas, lui dont le temps était si précieux, à passer huit jours et huit nuits en chaise de poste.

Et quand il fut uni à cette femme adorée, ils firent ensemble le plus mauvais ménage du monde..... Et quand il fut entré dans la maison de ses rêves, il tomba malade et ne tarda pas à mourir... justifiant ainsi le proverbe :

"Quand la maison est construite et prête à être habitée, la mort y entre."

En dépit de la fragilité des projets humains, la reine d'Espagne a conçu celui de faire de son bébé d'un an un futur soldat... et même un soldat tout de suite... Par un enfantillage... royal, elle a fait à son mari la surprise de lui présenter son fils, le jour de sa fête d'un an, vêtu en militaire. Pas un détail, paraît-il, ne manque à l'uniforme de l'enfant de troupe princier... il ne diffère de celui des simples troupiers que par le collier de la Toison d'or, le grand cordon de Charles III et la plaque d'Isabelle la Catholique.

Toute cette ferblanterie sur le petit cœur d'un enfant d'un an !...

Voici l'ordre d'incorporation du jeune soldat, résultat de plusieurs conférences du roi Alphonse avec le ministre de la guerre :

Filiation de S. A. R. le prince des Asturies Don Alfonso-Pio-Cristino-Eduardo, etc., etc., fils de S. M. Alphonse XIII et de Dona Victoria-Eugenia-Cristina, reine conjointe, né à

Madrid, commune du même, province du même district militaire du 1er corps d'armée, le 10 mai 1907 Age auquel il est entré au service : un an Religion : catholique. Célibataire. Signalement "encore en blanc."

Cela me rappelle cette brave provinciale à qui le maire présentait son enfant, et qui ne trouva rien de plus flatteur à dire que ces paroles :

"—Si jeune !... Et déjà le fils de monsieur le maire !..."

PARRHISIA.

(La Française).

DESESPERANCE

Je suis revenu des funérailles de Louis Fréchette, infiniment triste, dans un tel état de dépression morale que ces lendemains glorieux qu'on promet à notre race, les jours de Saint-Jean-Baptiste, m'apparaissent à cette heure douloureuse comme des plaisanteries amères.

Douleur d'avoir vu disparaître, si soudainement, un ami très cher, un maître très admiré ; oui, mais aussi tristesse profonde de constater l'indifférence sans excuse de notre race envers ce grand disparu qui a tant fait pour elle.

Pourtant ne devons-nous pas nous attendre à cela ? c'étaient les funérailles d'un poète, c'est-à-dire les funérailles de l'Art et de la Poésie, de l'Idéal. Est-ce que cela pouvait émouvoir nos gens ?

Qu'une voix s'élève sur les tréteaux d'un husting pour jeter au vent quelquefois des paroles de discorde, la foule s'amasse et applaudit. Mais la voix qui chante tout ce qu'il y a de beau dans la vie, tout ce qui console, élève, rend meilleur ; la voix qui se hausse parfois jusqu'à sembler même la voix de la Patrie, celle-là, c'est à peine si quelques-uns l'entendent. Et lorsque cette voix se tait, le peuple ne perçoit pas le grand silence, l'irréparable silence qui, tout à coup, s'est fait.

Quand Victor Hugo mourut, la France lui fit des funérailles telles que le monde n'en avait jamais vues encore ; quand Tennyson mourut, tout un peuple s'inclina devant son